

Arthur Rimbaud aux confins de l'Ogadine

Jean-François MULLER

Depuis ma jeunesse en classe préparatoire, Rimbaud a toujours été présent en filigrane. Son parcours de jeune poète surdoué, quittant volontairement les lettres pour devenir aventurier et négociant en Abyssinie, garde aujourd'hui encore une aura mystérieuse teintée de romantisme autour d'une œuvre inclassable et pourtant inoubliable, à la fois fulgurante, libre et rebelle ! Il fut bien, selon Verlaine, « l'homme aux semelles de vent » puisqu'il a balayé notre belle langue d'un souffle nouveau.

Je n'évoquerai la poésie de Rimbaud que par petites touches, sachant combien son œuvre a fait l'objet de nombreux commentaires et interprétations. Au cours de cet exposé, je tenterai de dégager l'inclination du poète vers l'exploration et de fait vers les sciences. Elle se révèle ici et là dans son œuvre et surtout dans les multiples lettres qu'il écrivit à sa mère¹ ou à sa famille, au cours de la dernière période de sa vie allant de 1880 à 1891. C'est celle-ci que je vais privilégier dans cet exposé. En effet, comme nous le verrons, malgré les vicissitudes de la vie, il est resté très attaché à sa famille et surtout à sa sœur cadette, Isabelle.

Ses jeunes années

Rimbaud a traversé notre littérature comme un éclair. Né le 20 octobre 1854, dès sa huitième année, il révèle sa précocité avec « ses premières proses ». À douze ans au collège de Charleville, sa maturité étonne ses professeurs qui l'autorisent à passer directement en quatrième. Il est particulièrement doué en latin. En un tour de main, il trousseait pour ses condisciples de seconde, quantité de vers latins sur des sujets imposés, et ce, pendant les cours de mathématique ou de science qui l'ennuyaient, mais peut-être

1. Sa « *mother* », selon son expression qui traduisait son rejet de l'autorité maternelle durant sa jeunesse. Son père, militaire de carrière, s'était séparé de son épouse après la naissance de sa fille cadette Isabelle en 1860. Arthur Rimbaud avait alors six ans. En fait, il n'a que très peu connu son père.

n'était-ce qu'une apparence. Il en fit un petit commerce pour quelque argent de poche ! Toutefois le *Moniteur de l'Enseignement secondaire* publia une série de textes en vers latins certifiés par ses professeurs et dont le plus remarqué, intitulé « Jugurtha », reçut le premier prix de vers latin au Concours académique en 1869. Belle époque où le latin préparait l'enseignement de notre langue et celui de la littérature française !

Son talent poétique se révèle en classe de première (en 1869/70 c'est-à-dire à 15-16 ans) grâce aux encouragements de son jeune professeur de lettres, George Izambard, de quatre ans son aîné. De fait, Rimbaud écrit ses plus beaux poèmes entre sa 16^e et sa 19^e année, bien que sa vie devienne très vite chaotique après plusieurs tentatives de fugues dès l'été 1870. En 1871, il se retrouve à Paris, exalte la Commune, expose ses nouvelles théories esthétiques à son ami Paul Demeny ainsi qu'à Georges Izambard. Il écrit à Verlaine qui, enthousiasmé par les vers qu'il a reçus de lui, l'invite. Avec lui, il participe aux pastiches de « l'Album Zutique² » et au cénacle des « Vilains Bonshommes³ », mais il se retrouve très vite rejeté par cette communauté de poètes et d'artistes qui jugent son attitude arrogante et somme toute excessive, notamment à la suite d'une dispute avec le photographe Étienne Carjat qu'il blessa avec une canne-épée qui ne lui appartenait pas. Pourtant, on doit à ce dernier les plus beaux portraits d'Arthur Rimbaud, pris avant cette malencontreuse affaire. Connaissant sa curiosité, il est très vraisemblable que Rimbaud formula à Carjat de nombreuses questions sur la photographie d'alors au cours des séances de pose.

Dans le courant des deux années suivantes – 1872 et 1873 –, Verlaine et Rimbaud mènent une vie de bohème, faite de querelles, de misères, entrecoupée de travaux poétiques entre les Ardennes, Londres et Bruxelles avec l'épilogue bien connu de Verlaine se retrouvant en prison après avoir tiré avec un revolver sur son ami, le blessant légèrement au poignet. Rimbaud termine *Une saison en enfer* et recopie plusieurs de ses textes rassemblés sous le titre *Illuminations*. Nous sommes en 1874, Rimbaud a vingt ans. Il repart avec Germain Nouveau⁴ en Angleterre, donne des leçons de français, perfectionne son anglais et fréquente la *British Library*. Il y termine aussi le manuscrit d'*Illuminations*. L'année suivante, il s'installe comme précepteur à Stuttgart avec l'intention d'apprendre aussi la langue allemande. Verlaine, sorti de prison l'y

-
2. Le Cercle des poètes zutiques (ou zutistes) n'a duré qu'un an (1871/72). Il a comporté des poètes illustres comme Charles Cros, Arthur Rimbaud, Paul Verlaine, André Gill, Ernest Cabaner, Léon Valade, ou Camille Pelletan.
 3. Groupe d'artistes qui se réunissait tous les mois en des lieux différents, dont firent partie le photographe Étienne Carjat et le peintre Fantin-Latour qui réalisa le célèbre tableau *Coin de table* sur lequel figurent notamment Verlaine et Rimbaud.
 4. Germain Nouveau, poète français (1851-1920). Il rencontre Rimbaud en 1873 et part avec lui s'installer à Londres en mars 1874, pour revenir seul à Paris en juin de la même année. Il fut longtemps un ami de Verlaine.

rejoint et Rimbaud lui remet, semble-t-il, le manuscrit d'*Illuminations*, avec mission de le confier à Germain Nouveau pour le faire publier.

Et puis plus rien, si ce n'est par la suite son abondante correspondance avec sa famille depuis Aden ou Harar et sa *Notice sur l'Ogadine* (dénommée Ogaden dans les atlas géographiques), ainsi qu'une lettre parue dans *Le Bosphore Égyptien* en 1888.

L'attirance du Sud et des langues étrangères

En cette année 1875, à vingt et un ans, Arthur Rimbaud quitte définitivement le monde littéraire. « Je ne pense plus à ça » dira-t-il plus tard à son ami Delahaye venu le rencontrer à Roche dans la ferme familiale. En réalité, ayant mesuré sa propre facilité à apprendre les langues anciennes (latin et grec) et étrangères, dont l'anglais lors de ses séjours à Londres et l'allemand à Stuttgart puis à Vienne, il envisageait sérieusement de devenir polyglotte. Son père, militaire de carrière avec le grade de capitaine, avait séjourné plusieurs années en Algérie et avait acquis une grammaire et des livres permettant l'apprentissage de l'arabe. Revenu en France métropolitaine, il dut les laisser chez lui à Charleville. Son fils de douze ans les découvrit et, avec deux de ses amis collégiens, eux aussi forts en thème, tenta d'apprendre en cachette l'arabe, la langue amharique (l'éthiopien) et le portugais, car le trio, influencé par les livres des grands explorateurs, avait résolu, pas moins, d'aller découvrir les sources du Nil⁵ ! De là, sans doute, date cette fascination pour l'Afrique, plus particulièrement abyssinienne.

Effectivement, durant les cinq années suivantes, il erra dans toute l'Europe cherchant sans doute sa voie, tout d'abord à Milan pour appréhender l'italien. Malade, il y est soigné et guérit. Il poursuit sa route vers le sud, mais, à la suite d'une insolation, retombe malade à Livourne où le consul de France le rapatrie vers Charleville. Il y étudie les langues pendant une partie de l'hiver, retourne à Vienne où il est dévalisé puis expulsé. Cela ne lui suffit pas ! Il gagne la Hollande, signe un engagement dans l'armée coloniale hollandaise qui l'envoie avec son contingent à Batavia (actuelle Jakarta en Indonésie). Ce n'est pas ce qu'il imaginait. Il déserte trois semaines plus tard et trouve le moyen de s'embarquer sur un voilier écossais qui regagne l'Europe, via le Cap de Bonne Espérance où il affronte une tempête mémorable. D'Aberdeen, il se débrouille pour rejoindre Charleville puis la ferme de sa mère à Roche. Mais Rimbaud a toujours eu en détestation le climat froid et humide de son enfance⁶.

5. LEFRÈRE (Jean-Jacques), *Arthur Rimbaud*, p. 59.

6. HUREAUX (Yannis), *Un Ardennais nommé Rimbaud*. On y lit notamment : « La campagne de Roche, pire que le désert. Le néant. » (p. 141).

Voici ce qu'il écrivit dans une *Saison en Enfer* avec une reprise du poème « Chanson de la plus haute tour », dont je ne mentionne que les deux derniers vers :

« [...] Qu'il vienne, qu'il vienne,
Le temps dont on s'éprenne.

J'aimais le désert, les vergers brûlés, les boutiques fanées, les boissons tiédies.
Je me traînais dans les ruelles puantes et, les yeux fermés, je m'offrais au soleil, dieu de feu [...]»⁷.

Quel pouvoir d'anticipation que celui de Rimbaud, c'est quasi la description de la ville moyenâgeuse d'Harar, celle qu'il va rejoindre plus tard aux confins de l'Ogadine !

L'année suivante (1877), il gagne Hambourg pour être engagé comme interprète dans un cirque qui sillonne le Danemark puis la Suède. Il se fait à nouveau rapatrier par le consul de France de Stockholm et regagne Charleville. En 1878, il traverse les Vosges et la Suisse en partie à pied, gagne Gênes puis Alexandrie et, afin de financer ses voyages, trouve un emploi de chef de carrière à Chypre pour une maison française. En juin 1879, il est atteint de la typhoïde et regagne Charleville, puis la ferme de sa mère où il y travaille après sa guérison. Il y reprend son apprentissage de l'arabe. Début 1880, il retourne à Alexandrie, y retrouve un travail de maître d'ouvrage, toujours à Chypre, mais pour une autre compagnie. Toutefois l'appel des contrées lointaines le reprend et, avec son salaire, il rembarque pour Alexandrie puis gagne Aden au mois d'août 1880, après avoir traversé à nouveau le canal de Suez et caboté dans les différents ports de la Mer Rouge.

Les dix années qui suivent sont celles qui nous intéressent. Arthur Rimbaud va alterner des séjours entre Aden au Yémen et Harrar en Éthiopie, entrecoupés d'un épisode durant lequel il devint trafiquant d'armes pour le compte du roi d'Éthiopie Ménélik II (le Négus). Comme on peut le deviner à la lecture de ses lettres à sa famille, il tente d'approcher sans doute son rêve d'enfant d'être le découvreur des sources du Nil, soit en passant par l'Éthiopie, soit par la ville de Zanzibar⁸. Cette ville de Tanzanie est pour lui quasi mythique puisqu'il évoque à plusieurs reprises l'éventualité d'y aller. Depuis Aden, c'était tout à fait envisageable par cabotage le long des côtes somalienne et kényane. L'engouement prononcé pour cette ville lointaine au nom chantant ne pouvait pas être le fruit du hasard.

Quel est le facteur, qui avant même d'être installé avait déclenché cette attirance pour Zanzibar ? Si cette cité, située sur une île au large de la Tanzanie, était bien connue pour être une plaque tournante de la traite des noirs par

7. RIMBAUD (A.), *Œuvres complètes*, La Pléiade (n° 68), Paris, Gallimard, 2009, p. 266.

8. Zanzibar City, chef-lieu et plus grande ville de l'archipel de Zanzibar en Tanzanie ; elle est située sur la côte occidentale de l'île d'Unguja, la principale de l'archipel.

les Arabes, elle était aussi devenue au fil du temps le point de départ des Anglais pour explorer l'Afrique noire et plus particulièrement le Kenya.

Revenons quelques années en arrière.

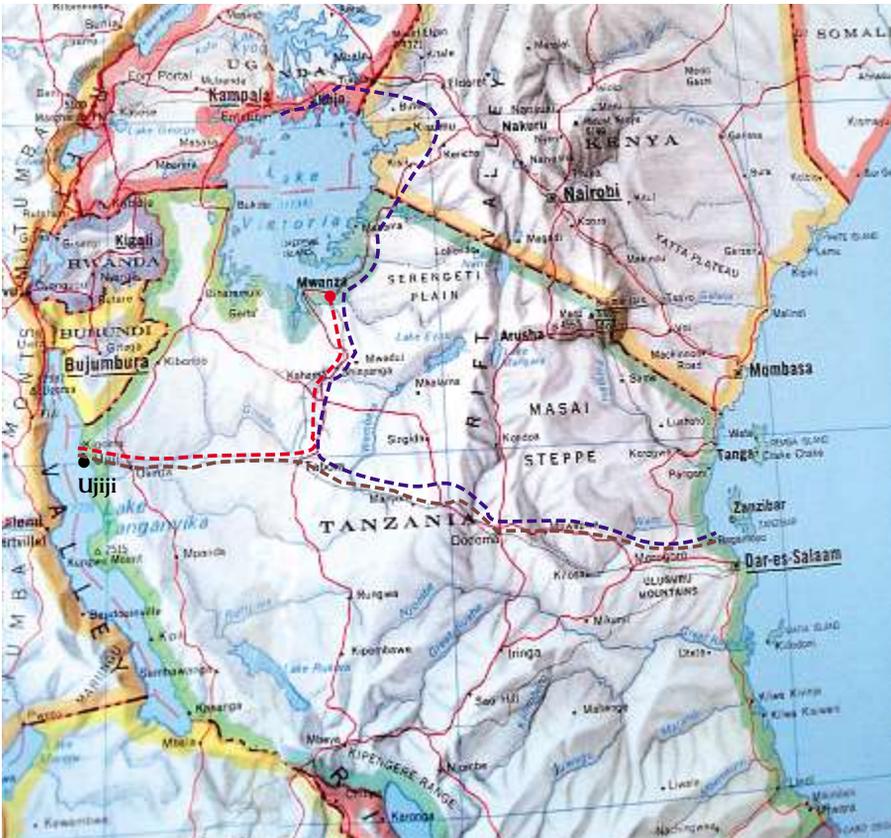
L'exploration de l'Afrique de l'Est par les Anglais (1850-1890)

De fait, en 1856, Richard Burton avait été mandaté par la *Royal Geographical Society* pour découvrir les sources du Nil. Personnage aventureux, doué pour les langues (il en parle plus de vingt !), cet Écossais rencontre en Somalie l'Anglais John Speke de l'Armée des Indes et tous deux tentent de gagner l'Éthiopie, vraisemblablement par un chemin assez proche de celui qu'empruntera plus tard Arthur Rimbaud. Ils sont attaqués par des nomades somalis qui les blessent à coups de lance. Toutefois, encore proches de la côte, ils parviennent à s'échapper et à rejoindre Aden. Ils renoncent à poursuivre leur expédition dans cette zone de la Corne de l'Afrique jugée par trop dangereuse.

Deux ans plus tard, ils repartent, cette fois à partir de Zanzibar, plus au sud, et après un voyage de sept mois plein ouest, ils découvrent le lac Tanganyika à Ujiji. Tous deux tombent malades à cause du climat tropical. Burton, plus atteint, est immobilisé par de fortes fièvres. Speke, plus vite remis d'aplomb, repart alors seul avec un guide vers le nord, renseigné par les autochtones de l'existence d'un autre grand lac dans cette direction. Effectivement, il découvre cette fois l'immense étendue d'eau qu'il dénomme, en bon sujet de Sa Majesté, le lac Victoria. Persuadé qu'il constitue les véritables sources du Nil, il retourne en Angleterre via Zanzibar et fait part de sa découverte. Burton, de retour à Londres un peu plus tard, se sentant trahi, souligne le manque de preuve apporté par Speke. Celui-ci organise alors une nouvelle expédition, cette fois avec le capitaine James Grant et de nombreux soutiens financiers qui lui permettent de constituer une importante caravane chargée de cadeaux pour les roitelets locaux. Ils retournent à Zanzibar par le cap de Bonne Espérance.

En partie par le même chemin que celui tracé auparavant avec Burton, ils rejoignent le sud du lac Victoria et, contournant celui-ci, finissent par découvrir en juillet 1862 sur la rive nord un large cours d'eau qui s'en échappe avec un peu plus loin des rapides, tout cela près de l'actuelle capitale de l'Ouganda, Kampala. Prévenu par les autochtones de l'existence encore plus au nord de chutes infranchissables (*Murchison Falls*), Speke et Grant prennent une voie terrestre directe pour rejoindre le Nil Blanc au Soudan et finalement l'Égypte. Toutefois, compte tenu qu'ils n'avaient pas descendu l'intégralité du cours d'eau, ils n'apportaient pas la preuve absolue que le lac Victoria en fût la source. Cette affaire aurait dû donner lieu en 1874 à un débat contradictoire notamment avec Richard Burton. Mais, entre temps, Speke mourut d'un accident de chasse.

L'expédition Speke/Grant eut pourtant un très large retentissement. Elle fut largement mentionnée en 1864 et relayée par de nombreux articles dans



En brun, le trajet Burton/Speke de Zanzibar à Ujiji ; en rouge, le trajet approximatif de Speke vers le lac qu'il a dénommé Victoria, puis retour vers Zanzibar ; en bleu, le trajet de l'expédition Speke/Grant vers le nord du lac Victoria avec la découverte du déversoir s'écoulant vers le nord. En fait, le site d'Ujiji en Tanzanie est assez proche des sources du Nil Blanc qui se situent au Burundi dans les montagnes proches de la frontière avec la Tanzanie.

L'Atlas International, Rand McNally & Company, 1978, p. 128-129.

les deux années qui suivirent (Arthur Rimbaud avait effectivement 12 ans à cette époque). Plus tard, quand il se retrouva à Londres en 1872/73, il dut en retrouver de multiples échos, d'autant plus qu'en 1870 l'Angleterre, s'inquiétant de la disparition du célèbre explorateur David Livingstone, chargé lui-aussi de retrouver les sources du Nil, mobilisa le journaliste américain Henry Morton Stanley pour le retrouver. Celui-ci, après plusieurs mois de voyage depuis Zanzibar, arrivant à Ujiji sur les rives de lac Tanganyika le 10 novembre 1871, et voyant dans cette contrée un seul homme blanc, s'approcha de lui et lui dit « Docteur Livingstone, je présume ? ». Cette phrase de ce journaliste américain

fit le tour de la planète ! Mais, très affaibli, Livingstone ne voulut pas quitter l'Afrique et mourut deux ans plus tard.

Cette histoire, d'une façon ou d'une autre, Arthur Rimbaud avait dû logiquement l'entendre ou la lire plusieurs fois, notamment dans sa version française de *Voyage aux sources du Nil* de Speke et Grant ! Ce n'est que beaucoup plus tard que la descente intégrale du Nil Blanc fut réussie en traversant les immenses et impénétrables marais appelés *Bahr el Ghazal* où le cours d'eau se divise en de multiples canaux empêtrés dans la végétation.

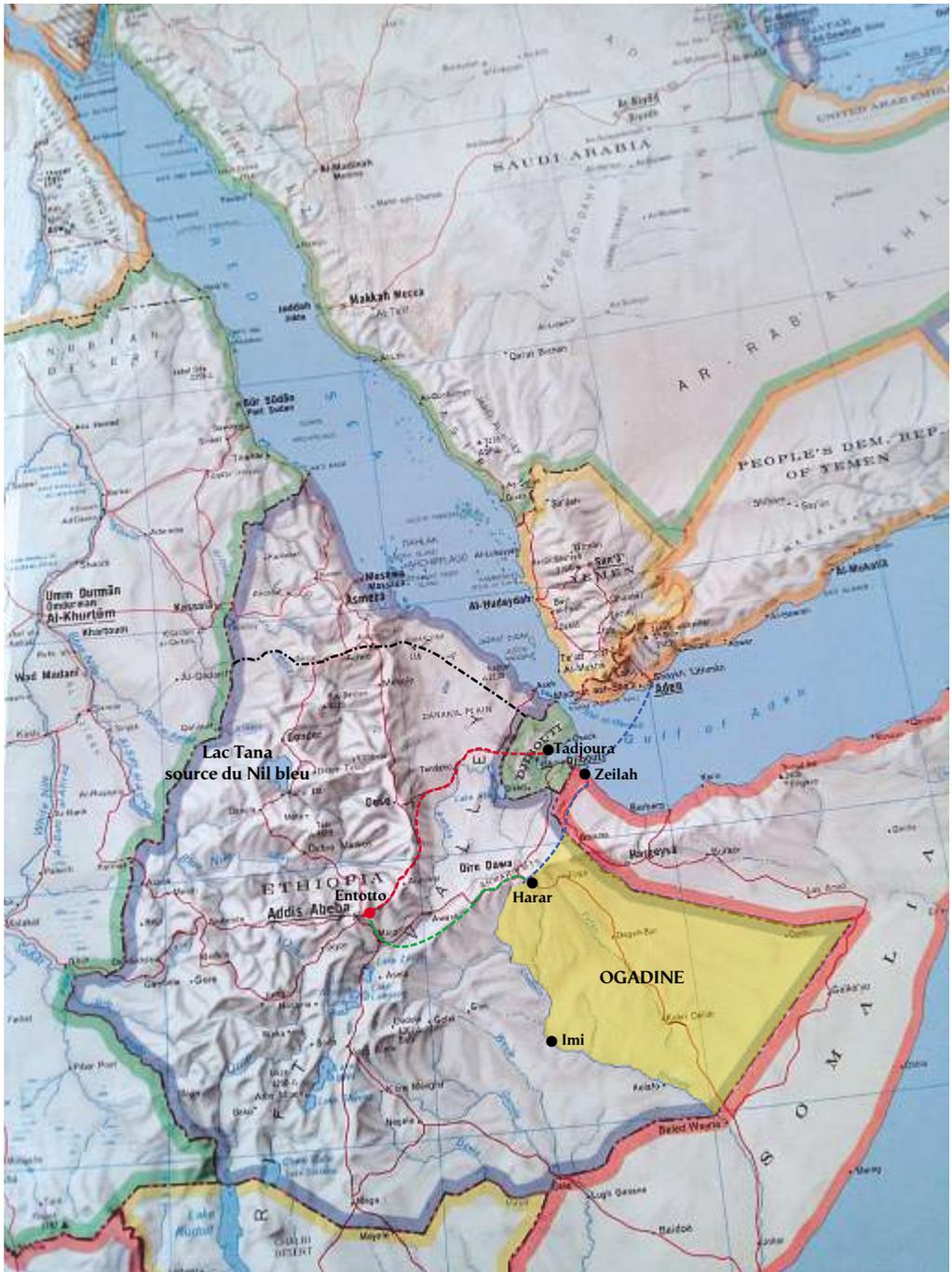
Restait à démontrer de façon sûre que la source du Nil Bleu, qui rejoint le Nil Blanc à Khartoum, se situe bien sur les hauts plateaux de l'Éthiopie et que ce Nil Bleu contribue ainsi en grande partie aux fameuses crues du Nil en juillet-août. Celles-ci contribuèrent, par les limons déposés, à l'essor des premières civilisations égyptiennes.

En réalité, dès le II^e siècle de notre ère, Ptolémée avait déjà établi une carte montrant que le Nil était alimenté par plusieurs lacs. Il fallut attendre le consul anglais Cheesman qui, dès son arrivée en Éthiopie et encouragé par le premier ministre anglais Macmillan, se lança dans la cartographie du cours supérieur du Nil Bleu entre 1925 et 1933. Il ne remonta pas le fleuve le long de ses berges, bien trop dangereuses, les gorges étant si étroites que selon un géographe, « un crocodile ne peut y nager que de front, en long » ! Il ne suivit son cours que depuis les plateaux qui le surplombent, parcourant environ 8000 km à dos de mule !

En 1880, Rimbaud avait, du moins dans son esprit, peut-être encore une chance d'en être le découvreur. La perspective d'avoir une responsabilité et d'aller sur les contreforts de l'Abyssinie, c'est-à-dire de l'Éthiopie, lui fit peut-être oublier temporairement Zanzibar, car il devait toujours avoir plus ou moins en tête ce rêve de découvrir une des sources du Nil qu'il fût blanc ou bleu. Atteindre Harar, c'était se rapprocher de celle du Nil Bleu, même si cette voie avait été quelques années auparavant fort néfaste pour l'équipe Burton/Speke. Le fait que la caravane organisée auparavant par Alfred Bardey, son patron à Aden⁹, ait réalisé un aller et retour sans trop de difficultés, a certainement contribué à démystifier ce voyage de soixante lieues depuis la mer, considéré jusqu'alors comme très dangereux.

Effectivement, à peine conforté par son contrat le liant à l'agence d'import-export Vianney, Bardey et Cie, il s'empressa début novembre 1880 d'écrire à sa mère pour lui commander toute une bibliothèque de nombreux ouvrages d'ingénieurs, dont divers traités très spécialisés comme ceux de minéralogie, de métallurgie, d'hydraulique ou encore dédiés aux poudres et salpêtres. Il devait avoir avec lui le catalogue de l'éditeur Lacroix ainsi que celui de la librairie de l'École centrale. Il est très vraisemblable qu'avant de partir vers le Sud, il s'était fortement intéressé aux multiples sciences de l'ingénieur nécessaires pour les repérages et la cartographie expérimentale, ainsi

9. LEFRÈRE (J.-J.), *op. cit.*, p. 800 et s.



qu'à d'autres publications scientifiques. Il ne faut pas non plus oublier que, dès sa première fugue vers Paris, il avait envisagé de s'inscrire pour un baccalauréat scientifique. En tout cas, il était parfaitement documenté. Tous les livres et ouvrages, mentionnés avec les précisions de prix et les éditeurs dans cette lettre à sa mère, indiquent clairement que Rimbaud avait largement anticipé l'importance de disposer de connaissances techniques pour appréhender une mission d'explorateur-prospecteur (et/ou de géographe).¹⁰

Harar (1881) : ce n'est pas Zanzibar, mais c'est plus proche des sources du Nil Bleu

À peine arrivé, Rimbaud se rend compte qu'à cette altitude les températures sont plus supportables. « Le climat n'est pas déplaisant », dira-t-il. Dans un autre courrier adressé à sa mère en date du 15 janvier 1881, via M. Dubar à Aden, il lui demande de commander à Paris toute une série d'instruments de précision en lui donnant les coordonnées exactes. Il l'avertit aussi qu'il a pris des dispositions pour commander à Lyon un appareil photographique ainsi que tout le matériel nécessaire au développement. Il lui demande également de trouver, auprès de l'éditeur Lacroix, un ouvrage d'un auteur allemand traduit en français avec un titre qu'il pense être *Guide du voyageur ou manuel théorique et pratique de l'explorateur*. Cette même lettre fait état d'un autre service demandé à un certain M. Bautin à Paris : « Je désire connaître ce qui se fait de mieux en instruments de mathématiques, optiques, astronomie, électricité, météorologie, pneumatique, mécanique, hydraulique et minéralogie. »¹¹ Bref, il ne doute de rien ! Il a donc bien le projet d'être un explorateur au fait des techniques et bien équipé de surcroît, pour être en mesure de faire des repérages topographiques. Il est clair qu'aucun de ces instruments n'était nécessaire pour son métier d'import-export.

10. RIMBAUD (A.), *op. cit.*, p. 482 et s.

11. *ibid.* p. 487.

Carte de l'Éthiopie (Abyssinie), avec Aden au Yémen, Zeilah, Djibouti (port français). En Éthiopie : Harar (ou Harer), Addis-Abeba, Enkober, Dese, puis Tadjoura (fr.) et le port d'Obock (fr.). L'Ogadine (ou Ogaden) se situe au sud d'Harar. Elle est marquée en jaune. L'itinéraire en bleu indique le trajet des caravanes entre le port de Zeilah (domination anglaise) et la ville moyenâgeuse d'Harar. Au niveau de la frontière somalienne, il y avait changement des chameaux et des hommes. La frontière entre l'Éthiopie et l'Érythrée est notée en pointillé noir (-.-.-). Le trajet de Rimbaud (1887-1888) avec sa caravane porteuse d'armes pour le roi Ménélik II comporte trois étapes : la 1^{re} est notée en pointillé rouge depuis Tadjoura sur le golfe de Djibouti jusqu'à Entotto (près d'Addis-Abeba), la 2^e depuis Entotto vers Harar, selon un trajet retour inédit, est notée en pointillé vert. Enfin la 3^e, en pointillé bleu, correspond au trajet déjà décrit entre Harar et le port de Zeilah suivi du trajet en bateau entre ce port et celui d'Aden puis Le Caire.

L'Atlas International, Rand McNally & Company, 1978, p. 127.

Mais, très vite, il manifeste à sa famille sa désillusion. Il s'aperçoit que les commandes qu'il avait faites n'arrivent pas. Il se sent loin de tout ; « les petites plaies ne guérissent pas au risque d'être gangrénées, j'ai « pincé « une maladie peu dangereuse par elle-même (sans doute vénérienne), mais le climat est traître pour toute espèce de maladies ». Toutefois, il constate que les indigènes, les Gallas, sont pour la plupart des agriculteurs ou des pasteurs pacifiques. Il commande encore aux éditions Lacroix le *Dictionary of Engineering, Civil, Mechanical, Military and Naval* et s'inquiète que sa famille ne retrouve pas le dictionnaire arabe de son père. Le 12 mars 1881, il se plaint à nouveau de ne pas avoir reçu les vêtements chauds qu'il avait commandés à Lyon car, à cette époque, les nuits sont froides et avoue qu'il ne fait pas ce qu'il avait prévu de faire. Il ajoute : « Si je quitte cette région, je descendrai probablement à Zanzibar et trouverai peut-être de l'occupation aux Grands Lacs. » Il avait donc bien lu les comptes rendus de l'expédition Burton/Speke puis celle de Speke et Grant !

Cependant, éternel inquiet et insatisfait, Rimbaud semble oublier la réalité des distances parcourues par ces deux explorateurs – elles se chiffrent en milliers de kilomètres – pour atteindre les dits Grands lacs. Cela impliquait une infrastructure qui, dans les deux cas, avait été assurée par des fonds publics ou privés. Ici, il n'est qu'employé relativement isolé.

Pour l'heure, Rimbaud travaillait au sein d'une équipe de confiance, car la succursale d'Harar occupait une position stratégique non seulement pour y exporter l'excellent café des Gallas, mais aussi pour y échanger des produits manufacturés avec l'or et l'ivoire collectés sur place. En effet, les contreforts montagneux des Oromos voisins comportaient de nombreux troupeaux d'éléphants qui profitaient de l'eau abondante venant des montagnes. Dans cette partie proche du Rift est-africain, il était fréquent de trouver de temps à autre des paillettes d'or dans les rivières. De plus, Bardey avait des relations avec la société française de géographie qui souhaitait avoir des informations sur cette contrée proche de l'Éthiopie et de ses hauts plateaux. En fait, il était en quelque sorte un honorable correspondant de l'État français. Effectivement, cette zone de l'Afrique était convoitée par l'Angleterre, via l'Égypte. L'Italie de son côté, avait aussi des visées coloniales à partir de Massaouah sur cette zone du monde peu connue mais nouvellement stratégique. Il était somme toute logique que la France n'y soit pas totalement absente.

Outre le responsable Pinchard, il y avait donc Rimbaud et son assistant Righas, mais aussi un autre Grec, dénommé Sotiro, qui avait servi dans l'armée française en Algérie et en Tunisie. Bardey avait complété le dispositif en embauchant plusieurs commis indigènes, dont un nommé Hadj Afi. Celui-ci devint le conducteur des caravanes dédiées aux transports allers et retours de marchandises vers le port de Zeilah, environ tous les quinze jours¹².

12. LEFRÈRE (J.-J.), *op. cit.*, p. 823 et s.

Le rôle de Rimbaud consistait à tenir les comptes, à surveiller la pesée des stocks de café et à la distribution de la paye aux courtiers gallas. C'était un poste de responsabilité et Rimbaud par sa rigueur en imposait. La paye se faisait en thalaris d'argent de fabrication autrichienne, monnaie la plus cotée dans les pays riverains de la Mer Rouge à cette époque. Pinchard tomba malade et fut rapatrié à Aden. Du coup, Bardey décida de venir avec le frère de son associé, Pierre Mazeran. Ils apportèrent une importante quantité de pièces manufacturées et surtout une partie des commandes de Rimbaud. Il était aussi accompagné par un petit groupe de religieux français venus pour fonder une mission catholique à Harar et dirigés par un prélat franciscain, M^{gr} Taurin-Cahagne.

Dans les mois qui suivirent, la succursale devint un centre commercial d'échanges avec les tribus des alentours qui appréciaient d'y trouver les produits manufacturés venant de France ou d'ailleurs. Rimbaud s'était parfaitement intégré dans la vie locale, fréquentait parfois les bons pères de la mission et bénéficiait d'une bonne réputation. Mais, pour lui la routine s'installe et, par là, l'ennui. En mai, il écrit une lettre désespérée à sa mère dans laquelle il déclare : « Hélas moi, je ne tiens pas du tout à la vie et, si je vis, je suis habitué à vivre de fatigue. » Il convient toutefois de relativiser cet excès de pessimisme, car Rimbaud aime à se faire plaindre, surtout par sa mère.

Pourtant, sous l'impulsion de Bardey, il mena avec ses collègues plusieurs campagnes commerciales dans la proche région au sud d'Harar, pourtant réputée dangereuse. Elles ne se sont pas traduites par un réel succès commercial, mais permirent de mesurer les difficultés à mener de telles prospections. De fait, au cours de la première tentative, Rimbaud revint totalement épuisé et dut s'aliter pendant plusieurs jours. Il se rendait compte progressivement qu'il avait une santé fragile et que la vie dans ces régions inconnues impliquait une solide constitution.

Toutefois, malgré les difficultés d'acclimatation de chacun des Européens présents, le comptoir envoyait toutes les trois semaines une caravane de soixante chameaux lestés d'environ douze tonnes de café. Bien qu'il exprimât plusieurs fois son désir de changer de statut, Rimbaud dut poursuivre son activité et même assurer l'intérim après que son patron fut parti pour Aden afin d'y restructurer sa factorerie principale. Ce n'est qu'à la fin de novembre qu'il prit à son tour le même chemin pour le rejoindre.

Entre-temps, celui qui l'avait embauché provisoirement, un certain M. Dubar, venait de quitter la société pour retourner en France. Du coup, il le remplace à Aden, devenant ainsi le second de Bardey, ce statut étant mieux rémunéré. Il travaille beaucoup plus qu'à Harar, s'en plaint dans l'un de ses courriers à sa famille et envisage toujours de rejoindre Zanzibar, « où j'aurai de très bonnes recommandations » ajoute-t-il. En fait, Rimbaud devient réaliste et ne quitte pas la proie pour l'ombre, d'autant plus que son patron lui a fait vraisemblablement miroiter un travail d'exploration géographique dans la région d'Harar, notamment en Ogadine. Entre-temps il reçoit une bonne partie des ouvrages et instruments qu'il avait commandés, dont l'appareil photographique et ses assortiments pour effectuer les développements. Bardey renouvelle son contrat jusqu'en 1885.

L'Ogadine (1883-1884) : Rimbaud explorateur-géographe un peu par procuration

En mars 1883, Rimbaud rejoint à nouveau Harar avec mission de poursuivre la collecte de café. Il est maintenant responsable d'agence.

Très vite, il prend la mesure de ses nouvelles responsabilités et réalise plusieurs essais photographiques : des vues d'Harar, des autoportraits et d'autres portraits dont le plus réussi techniquement est celui de son adjoint Sotiro. Il mesure la difficulté d'être photographe et note que les eaux utilisées pour le rinçage des plaques ne sont pas de qualité suffisante (vraisemblablement très salines) pour obtenir de façon régulière des tirages corrects. Il est vrai que l'environnement d'Harar n'est pas propice à ce type d'activité, car bien trop loin de tout. Néanmoins, il a laissé à la postérité des vues de cette période de sa vie, dont celle de sa silhouette sévère et ascétique.

Il organisa plusieurs missions d'exploration avec pour chef de file son adjoint Sotiro, à la fois pour explorer dans différentes directions l'Ogadine et, bien sûr, pour collecter des peaux auprès des tribus nomades en ces zones de steppes parfois semi-désertiques. Pour pénétrer des régions hostiles, il fut décidé que Sotiro, qui connaissait le Coran, veillerait à respecter scrupuleusement les coutumes vestimentaires et religieuses des tribus. Malgré ces précautions, il fut fait prisonnier pendant une quinzaine de jours. Il fut sauvé de cette emprise car il put montrer au chef de tribu son exemplaire du Coran. Un Italien et ses compagnons, concurrents des Français, qui n'avaient pas pris ces précautions élémentaires, furent tués dans ces mêmes contrées. Sotiro put revenir de ses différentes missions avec des peaux, mais aussi de l'ivoire et des plumes d'autruche très recherchées à cette époque par les Occidentaux. Mais Sotiro n'alla pas au-delà de huit jours de marche, car le sud de l'Ogadine, proche de la Somalie, est très peu peuplée car quasi désertique.

Rimbaud expédia au fur et à mesure toutes les marchandises collectées grâce au troc, traduisit les notes que Sotiro avait écrites en grec et les compléta par les comptes rendus oraux à chacun de ses retours. Il en fit la synthèse et écrivit son rapport qu'il adressa sous sa signature à Bardey, qui le fit suivre à la Société de Géographie de Paris qui le publia en 1884. Il adressa également à Bardey, pour analyse¹³, un échantillon d'ouabay – un poison utilisé par les Somalis pour la chasse. En conclusion, il préconisait d'établir un poste permanent à Eimeh (aujourd'hui Imi) pour commercer avec les tribus somalis, mais aussi avec les tribus oromos voisines dont le fleuve Wabi constitue en quelque sorte une frontière naturelle.

Au début de l'année 1884, la situation autour d'Harar se dégrade, car les Anglais avaient ordonné depuis le mois de juin le repli progressif des forces égyptiennes sans qu'elles soient remplacées par des troupes anglaises. L'insécurité gagne et cette situation n'est pas bonne pour le commerce.

13. LEFRÈRE (J.-J.), *op. cit.*, p. 867 et s.

Sur ces entrefaites, l'Angleterre reprend le contrôle d'Harar, ce qui ne fait pas l'affaire des Français. Dans le même temps, Bardey lui renouvelle son contrat pour un an afin d'éventuellement pouvoir reprendre pied en Abyssinie. Mais la situation internationale se complique encore, avec une rivalité accrue entre Johannes V roi de Tigré (soutenu par l'Angleterre) et Ménélik II roi de Choa (Éthiopie des hauts plateaux). Dans le même temps, l'Italie veut étendre son influence à partir du port de Massauah sur la mer Rouge. La France de son côté, s'accroche à son petit territoire d'Obock et de Tadjourah sur la rive nord du golfe de Djibouti. Dans ce contexte, elle avait tout intérêt à soutenir d'une façon ou d'une autre le roi Ménélik II. Or celui-ci, par l'intermédiaire d'un français, un certain M. Labatut, établi en son royaume, désirait savoir si la France serait disposée à lui vendre des armes. Labatut posa la question à Bardey qui déclina la proposition, tout en lui conseillant de voir si Rimbaud ne pourrait pas être intéressé. Ce fut le cas car, non seulement c'était sans doute une belle occasion d'aller vers les sources du Nil Bleu, mais il y avait surtout l'opportunité de doubler la mise avec ses économies. Il accepte alors de les investir (environ 13000 francs !) dans ce projet, sachant que Labatut ferait de son côté la même démarche.

Rimbaud venait de mettre le doigt dans un engrenage risqué et très dangereux !

Tadjoura, point de départ d'une mission dangereuse (1884-1886) : Rimbaud entre trafic d'armes et exploration

Ce fut une vraie saga ! Il a tout connu : à Tadjoura, la longue patience, les attermoissements, la solitude après la mort soudaine de ses deux compatriotes covolontaires pour l'aventure ; sur le parcours, les risques d'attaques des indigènes, les chaleurs extrêmes, la soif et les chemins vertigineux ; enfin à destination, les désillusions et le sentiment d'être probablement en train de perdre toutes ses économies.

À Tadjoura, Rimbaud est seul dans ce décor de légende, célébré il n'y a pas si longtemps par l'écrivain et homme politique Jean-François Deniau, dans son livre intitulé justement *Tadjoura*, avec le bleu intense de l'océan Indien et toutes les nuances de bleu qui se rejoignent dans celui des montagnes lointaines en contraste avec le blanc du sable et du sel, le jaune des mimosas, le vert de ce qui reste d'une forêt primitive, dite du Day, très proche sur une hauteur ; tout cela aurait dû ravir le coloriste qu'il était. Par précaution, il enterre les armes et les cartouches dans le sable, mais ne se décourage pas. Il vit à l'économie, tout en trouvant, sans doute, quelques âmes charitables pour l'héberger.

Après huit mois d'attente, la caravane avec 100 chameaux et 30 Abyssins armés est recomposée et harnachée. Elle s'ébranle enfin. Le seul trajet possible consiste à traverser une des contrées les plus chaudes du globe, tout en

contournant le lac salé Assal. La lumière est aveuglante, de nombreux solfatares émettent des gaz toxiques et la sécheresse de l'air est extrême. Pour couronner le tout, le trajet longe les territoires des redoutables Dankalis. Quel moteur l'animait pour affronter tout cela ?

Imaginez le tableau : Rimbaud, grand, maigre, vêtu de son costume blanc avec juste une calotte trop étroite sur la tête¹⁴ ; impassible et inépuisable, il précède à pied la caravane traversant ces déserts brûlants, puis empruntant des chemins escarpés et abrupts, parfois vertigineux, montant progressivement à flanc de montagne vers les hauts plateaux du Choa. Cinquante jours d'une saison en enfer, le fardeau de la responsabilité et le risque de défections inattendues. Chaque matin, la caravane porteuse de fusils se lève et le suit matin après matin, à l'aube naissante. Il atteint enfin la petite ville d'Ankober, ancienne capitale qui domine à 2800 mètres le Rift et le golfe de Djibouti. Il rejoint enfin Entotto, la capitale de Ménélik II, lieu agréable et proche de la capitale actuelle Addis-Abeba.

Là, c'est la déception : le roi (ou Négus) est absent. Il guerroye justement du côté d'Harar. Mais Rimbaud y rencontre deux compatriotes et un ingénieur suisse, Alfred Ilg, ancien du Polytechnicum de Zürich. Il sympathise avec ce dernier et se lie d'amitié. Ils sont de la même race. Fusils et cartouches sont déchargés. Il a rempli sa mission. Mais cela se complique. La veuve du dénommé Labatut affirme que son mari aurait contracté une dette auprès du roi Ménélik afin de cofinancer l'opération. Elle réclame sa part à Rimbaud qui, n'étant au courant de rien, refuse. Elle fait alors appel à l'arbitrage du roi¹⁵. Sur ces entrefaites, le Négus revient, écoute les parties et ses conseillers dont Ilg. Il prend alors le parti de Rimbaud mais lui explique qu'il ne pourra toucher sa créance qu'auprès du nouveau gouverneur d'Harar. Déception de Rimbaud qui se demande s'il n'a pas tout perdu. Mais il est bien obligé de faire confiance...

À ce stade, avec les conseils d'Ilg (ce dernier a construit une passerelle sur la tumultueuse rivière Awash qui se perd en suivant le sillon du Rift dans les sables proches du lac Assal), il décide de ramener sa caravane vers Harar selon un chemin inusité. Il traverse un gué où les chameaux n'ont pas trop d'eau au jarret. Et le voilà reparti à l'aventure. Il décrit avec précision les étapes de ce trajet inconnu vers Harar, qu'il atteint au bout d'une vingtaine de jours, et rédige un compte rendu qui fera ensuite l'objet d'un article remarqué dans le journal *Le Bosphore Égyptien* publié en 1888 au Caire. Il a été ensuite repris comme *Compte Rendu de la Société de Géographie de Paris*, après qu'il eut à nouveau rejoint Aden et Alfred Bardey avec lequel il s'est réconcilié, nul ne sait d'ailleurs dans quelles circonstances. Peu importe. Dans ce document, il prodigue deux conseils importants :

14. Voir ses autoportraits photographiques pris à Harar et environs.

15. LEFRÈRE (J.-J.), *op. cit.*, p. 980 et s.

1. La France devrait prendre possession du tout petit port de Djibouti en face de Tadjoura. Les fonds marins sont importants et il serait possible d'y construire un port acceptable. De plus, il y a des sources d'eau douce, ce qui n'est pas le cas du côté de Tadjoura et d'Obock ;

2. Djibouti pourrait être le lieu de départ des caravanes destinées à rejoindre Entotto en passant par Harar (ou une localité voisine), puis le nouveau trajet qu'il vient d'explorer.

Dans ces deux cas, la France a suivi ses conseils, puisque Djibouti a supplanté Obock et que le trajet précité devint celui de la ligne de chemin de fer à voie étroite (784 km), construite par la France pour relier Djibouti à Addis-Abeba via Dire Dawa (localité proche d'Harar) et inaugurée en mai 1917¹⁶. Nous sommes en 1888 et une grande partie des œuvres poétiques, dont *Illuminations* et *Une saison en enfer* d'Arthur Rimbaud, ont été publiées et échelonnées dans plusieurs numéros de la revue *Vogue* depuis 1886. À cette époque, il n'y eut guère de retentissement dans la presse. Mais l'année suivante, ses œuvres furent mentionnées dans l'*Anthologie des poètes français du XIX^e siècle* parue chez Alphonse Lemerre (1888). À partir de cette année, sa renommée littéraire grandit progressivement.

D'Aden, il repart au Caire pour se reposer pendant quelques semaines et, surtout, placer son argent, environ 16 000 francs or qu'ils portaient en permanence dans une ceinture de cuir (en fait, il n'a pas doublé sa mise mais récupéré l'essentiel de ses économies voire un peu plus). Ayant informé sa famille de la situation, il retourne à Aden. Il y négocie un autre contrat avec un dénommé César Tian, patron d'une autre factorerie de café. Ce dernier lui confie la direction d'un comptoir « C. Tian » à Harar. Il en sera le responsable de 1888 jusqu'au début de l'année 1891, moment à partir duquel il ressent de très fortes douleurs à sa jambe droite qui l'empêchent de marcher. On lui découvre une tumeur au genou et, la douleur s'aggravant, il est décidé de le conduire en civière au sein d'une caravane jusqu'au port de Zeilah d'où il embarque pour Aden. Ce fut un calvaire de tous les instants.

Début mai 1891, il est rapatrié par steamer jusqu'à Marseille. Devant l'état de sa jambe gangrénée, les médecins de l'hôpital de la Conception décident le 22 du même mois de l'amputer. Allant mieux, il retourne à Roche fin juin-début juillet. Mais son état empirant de nouveau, il décide de retourner à Marseille accompagné de sa sœur Isabelle. Fin octobre, Isabelle annonce à sa mère que son frère a accepté les derniers sacrements de l'Église. Le 10 novembre, il décédera à l'âge de trente-sept ans.

Il n'a profité ni de son argent ni de sa renommée. Il ne put fonder une famille comme il l'avait souhaité dans ses courriers adressés à ses proches. Mais il a mené une vie à sa dimension avec ses rêves de jeunesse. Lorsqu'il a atteint Entotto (proche d'Addis-Abeba), il n'était pas si loin du lac Tana (cf la

16. Une nouvelle ligne vient d'être construite en 2015/16 avec des capitaux chinois. Elle devrait bientôt relier Djibouti et Addis-Abeba en moins de 7 heures.

carte en page 18). Mais, la découverte des sources du Nil Bleu fut pour d'autres. Il fut un homme courageux, rigoureux en affaires, qui sut capter la confiance de ceux avec lesquels il a travaillé. Il a été utile à la France. Bref, un homme fiable et bien sûr un grand poète.

Rimbaud, un poète scientifique avant l'heure

L'étonnante capacité d'avoir une vue synthétique de la géographie de cette région déshéritée de la Corne de l'Afrique et du Rift, on la retrouve dans cette curiosité à s'intéresser à toutes les branches de la science et de l'industrie lors de ses jeunes années.

À partir de quelques-unes de ses œuvres, je vais brièvement tenter de mettre en exergue son sens de l'anticipation et sa vision des sciences sous forme de tableaux d'une exposition.

Le premier est le poème « Mouvement » des *Illuminations*. Il illustre la force mécanique d'un bateau avec les remous impressionnants provoqués par l'hélice et il célèbre le progrès avec la nouveauté chimique. Les chimistes sont les nouveaux conquérants du monde. On imagine des chercheurs avec l'héroïsme de la découverte ou des ingénieurs avec leur stock d'études. Ils emmènent l'éducation des races, des classes et des bêtes sur ce vaisseau, telle une nouvelle arche de Noé entre le port d'Anvers et celui de Londres !

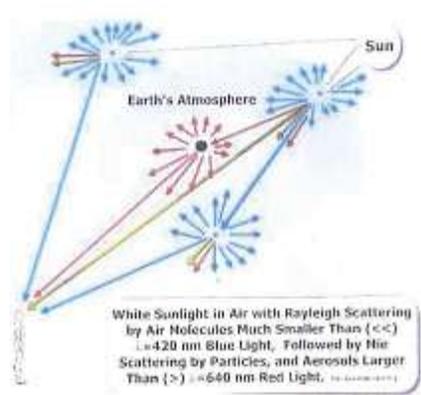
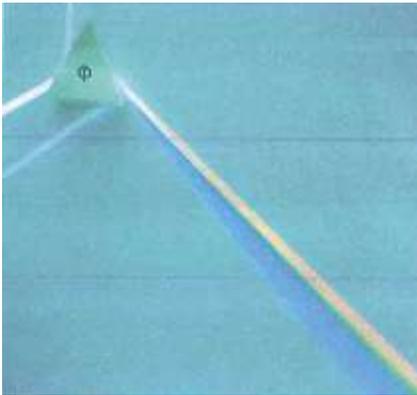
Le deuxième est le dernier poème des *Illuminations* dans l'édition de la *Pléiade*. Il est intitulé « Soldes », ce qui équivaut à « mise en vente » au XIX^e siècle comme le souligne Albert Henry. Ce texte, surtout aujourd'hui, constitue une formidable anticipation du point de vue des mille et une applications d'internet et de nos portables ! Rimbaud fut, de ce point de vue, un véritable visionnaire, il y a maintenant un peu plus de cent trente ans. En fait, il avait pressenti les progrès fulgurants de la science et les bouleversements que cela induirait. Car contrairement à ce que beaucoup pensent, Rimbaud ne s'était pas désintéressé de la science, dite fondamentale. Il suivait tant à Londres qu'à Paris la culture scientifique de son temps.

Le troisième tableau que je vais mettre en exergue est particulièrement révélateur. Il s'agit d'un fragment d'*Une saison* en enfer, compris entre les derniers vers d'une reprise du poème « Faim » et une autre version du poème « L'éternité ». Dans celui-ci, voulut-il être plus précis ? Les quatre premiers vers « Elle est retrouvée/Quoi ? L'éternité/C'est la mer **allée**/Au soleil », le terme « **allée** » est remplacé par **mêlée** : « Elle est retrouvée /Quoi ? L'éternité/ C'est la mer **mêlée**/Au soleil ». Certes, c'est plus précis, mais plus heurté.

Néanmoins, la phrase intercalée, « j'écartai du ciel l'azur, qui est du noir et je vécus, étincelle d'or de la lumière **nature** » (*nature* en italique dans le texte). Scientifiquement, cette phrase est, en tous points, exacte puisque, nous le savons bien maintenant par les cosmonautes quittant la Terre, ils ne voient que le noir du ciel et ses milliards d'étoiles. Par ailleurs, « étincelles d'or de la lumière nature » est une merveilleuse façon d'exprimer que le spectre solaire

a son intensité maximale pour la couleur jaune, laquelle est en relation avec la température en surface du soleil.

Or, les connaissances sur les couleurs et la diffusion de la lumière dans les années 1870/75 étaient déjà fort avancées : en premier lieu Newton (1643-1727), par ses expériences avec un prisme en verre, avait parfaitement démontré que la lumière blanche est composée de radiations de « couleurs différentes ». En deuxième lieu, le médecin, physicien et astronome allemand Olbers (1758-1840) s'était posé la question « pourquoi la nuit est-elle noire ? ». Sa réponse est pleine de bon sens. En effet, la lumière du jour révèle les couleurs de la nature. Nous parlons aujourd'hui « d'interaction lumière-matière ». Enfin dans les années 1869/74, la couleur bleue du ciel ne fut comprise qu'à partir de 1869 par le physicien britannique John Tyndall, puis beaucoup plus précisément par John Rayleigh¹⁷. Ce dernier publia toute une série d'articles de haute volée de 1870 à 1874. Ils eurent un très grand



À gauche, diffraction de la lumière blanche par un prisme avec les sept couleurs de l'arc en ciel : violet, bleu, vert, jaune, orange, rouge, magenta (longueur d'onde allant de 380 nm pour le violet à 830 nm pour le magenta). À droite, l'explication de la diffusion de la lumière : le soleil (source lumineuse) est en haut à droite, il éclaire un observateur en bas à gauche. L'atmosphère de la terre est constituée principalement de diazote (N₂ 75 %) et de dioxygène (O₂ 25 %). En fonction de la température, ces petites molécules, de l'ordre d'une dizaine de nm), sont en mouvement permanent et diffusent préférentiellement la lumière bleue (courte longueur d'onde : < 420 nm) plus que les autres couleurs. De ce fait, l'observateur, s'il regarde dans une autre direction que celle du soleil, verra le ciel de couleur bleue. À l'inverse, les aérosols ou les particules (plus grosses) diffusent la lumière de plus grande longueur d'onde (> 640 nm, c'est-à-dire le rouge). Ceci explique qu'au soleil couchant (rouge orangé), les couches atmosphériques les plus proches du sol sont en général plus chargées en particules ou aérosols.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/prisme\(optique\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/prisme(optique)) - https://fr.wikipedia.org/wiki/couleur_du_ciel

17. RAYLEIGH (John) et alii, *On the light from the sky, its Polarization and colour*, Phil.Mag, XLI, pp. 107-120, 274-279.

retentissement dans la presse scientifique. Or on a la preuve qu'Arthur Rimbaud a fréquenté plusieurs fois la *British Library* en 1873/74. De plus, la presse anglaise a toujours été renommée par ses articles de vulgarisation dans la foulée (*on line*). Sa capacité extraordinaire d'assimilation des connaissances fit le reste. Comme nous l'avons vu précédemment, lire des ouvrages avancés sur la trigonométrie ou la chimie minérale n'avait pas l'air de le rebuter. (fig. 3a-3b)

De plus, dans ce même passage *d'Une saison en enfer* « L'éternité/C'est la mer **mêlée**/Au soleil » est une autre affirmation pertinente. L'éternité, la vie, c'est effectivement la conjonction des effets de la mer et du soleil (sur un lit d'argile - il ne pouvait le deviner à l'époque) lorsque la terre a commencé à se refroidir. Sur ces deux points, notre invité d'honneur, André Brack, se fera un plaisir de vous en dire beaucoup plus. C'est, en quelque sorte, une transition opportune pour vous le présenter.

Enfin je terminerais volontiers mes « tableaux » poétiques rimbaldiens par le quatrième, en citant le premier verset de « La chanson de la plus haute tour » que Rimbaud écrit en 1872 :

« Oisive jeunesse/À tout asservie,/Par délicatesse,/J'ai perdu ma vie./Ah que le temps vienne/Où les cœurs s'éprennent »

auquel, en écho, Verlaine répond en 1881 (*Sagesse*, « Le Ciel est par-dessus le toit ») par ces vers :

« Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,/Simple et tranquille./Cette paisible rumeur-là/Vient de la ville./Qu'as-tu fait, toi que voilà,/pleurant sans cesse,/Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,/ de ta jeunesse ? »

Cela pourrait être ma conclusion pour rappeler que nos deux poètes du Grand Est ont enchanté notre jeunesse par ces rythmes poétiques incomparables, bijoux de notre belle langue.

Néanmoins, il convient de souligner que Rimbaud a eu la folle ambition de vivre isolé dans un cadre multidimensionnel (commerces variés, négociations parfois difficiles, plusieurs langues dont l'arabe, intrigues et compétitions internationales, religions et cultures différentes). Il a embrassé le monde au détriment de sa santé et de son « *comfort* » (orthographe issu de l'anglais plusieurs fois utilisé dans les *Illuminations*), tout en poursuivant ses rêves de jeunesse. Il fut un explorateur-géographe et un correspondant avisé, notamment en conseillant de maintenir l'influence française à Djibouti. Il a ainsi servi son pays. Il est resté debout, malgré ses difficultés et ses souffrances, tout en restant attaché à ses racines. En 37 ans, cet être exceptionnel a vécu toutes les vies. En guise de conclusion, je ne résiste pas à vous citer quelques phrases que René Char a écrites dans sa préface des *Œuvres complètes* d'Arthur Rimbaud :

Arthur Rimbaud aux confins de l'Ogadine

« [...] Son œuvre, si rapidement constituée, Rimbaud l'a, à la lettre, oubliée, n'en a vraisemblablement rien souffert, ne l'a même pas détestée, n'en a plus senti à son poignet basané la verte cicatrice. De l'adolescence extrême à l'homme extrême, l'écart ne se mesure pas. Y a-t-il une preuve que Rimbaud ait essayé, par la suite, de rentrer en possession des poèmes abandonnés aux mains de ses anciens amis ? À notre connaissance, pas une. L'indifférence complète. Il en a perdu le souvenir [...]. » ■

Bibliographie

- BERNARD (Suzanne), *Rimbaud Œuvres*, Classiques Garnier, 1960.
- BONNEFOY (Yves), *Rimbaud par lui-même*, Écrivains de Toujours, Seuil, 1961.
- L'écharpe rouge*, Mercure de France, 2016.
- BORER (Alain), *Rimbaud en Abyssinie*, Seuil, 1984.
- DENIAU (Jean-François), *Tadjoura*, Hachette Littérature, 1999.
- HUREAUX (Yannis), *Un Ardennais nommé Rimbaud*, Strasbourg La Nuée Bleue-DNA/Reims L'Union-L'Ardennais, 2003.
- LEFRÈRE (Jean-Jacques), *Arthur Rimbaud*, Éd. Fayard, 2001.
- RAYLEIGH (John) et al., *On the light from the sky, its Polarization and colour*, Phil.Mag ; LI, 1871.
- LUDWIG (Emil), *The Nile - The life-story of a river*, New-York, The Viking Press, 1937.
- RIMBAUD (Arthur), *Œuvres complètes*, Édition d'André Guyaux avec la collaboration d'Aurélia Cervoni, Collection La Pléiade (n° 68)/Gallimard, 2009.
- Poésies - Une saison en enfer - Illuminations*, Édition de Louis Forestier, Préface de René Char, Collection Poésie/Gallimard (n° 87), 1984.

